

Extrait du El Correo

<http://elcorreo.eu.org/Les-sources-hegeliennes-du-discours-de-Nicolas-Sarkozy-a-Dakar>

Colonialisme, Histoire, Idées, Racisme, Afrique

# **Les sources hégéliennes du discours de Nicolas Sarkozy à Dakar**

- Empire et Résistance - Union Européenne - France -

Date de mise en ligne : samedi 3 novembre 2007

---

**Copyright © El Correo - Tous droits réservés**

---

Par Olivier Pironet.

[Le Monde Diplomatique](#). Paris, Novembre 2007.

Réagissant au discours controversé de Nicolas Sarkozy, le 26 juillet 2007 [1] que le président français avait repris « presque mot à mot » des passages de la section consacrée à l'Afrique dans l'ouvrage du philosophe allemand Friedrich Hegel, *La Raison dans l'histoire* [2], considéré comme un des sommets de la pensée occidentale. On trouve effectivement certaines similitudes entre le chapitre en question et le discours rédigé par le conseiller spécial de M. Sarkozy, Henri Guaino - lequel a déclaré « assume[r] le discours de Dakar ligne à ligne, mot à mot, à la virgule près » [3] -, ainsi qu'avec les idées et la phraséologie hégéliennes. Cette « récupération » est d'autant plus étonnante que la « leçon » sur l'Afrique prononcée par Hegel à Berlin il y a près de deux siècles, fondée sur une connaissance parcellaire du continent [4], présente une vision eurocentriste de l'histoire et de la culture africaines et suscite d'importants débats : ne contient-il pas des éléments racistes [5] ? Nous nous proposons d'analyser ce chapitre afin de fournir des clés de compréhension et de mettre en lumière les présupposés philosophiques qui sous-tendent différents aspects du discours présidentiel, emblématique d'une approche essentialiste de l'Afrique.

Selon Hegel, représentant de la tradition dite « idéaliste », la nature, le monde, les individus et les sociétés sont gouvernés par l'« Esprit universel », ou « Esprit du monde » - appelé également « Idée », « Raison », « Dieu », etc. -, qui se manifeste et se réalise à travers l'histoire. Les différentes périodes historiques correspondent à des moments logiques, hiérarchisés, à l'issue desquels l'Esprit, suivant une évolution conçue en termes de processus rationnel, de mouvement et de progrès, parvient à la pleine conscience de lui-même. La longue marche de l'Esprit s'effectue au travers de « peuples historiques », guidés par l'action de « grands hommes » en lesquels il s'incarne à un moment donné, chacun de ces peuples illustrant « une étape, une époque de l'histoire universelle » et remplissant « la mission de représenter un principe ». Le monde constitue une totalité absolue dont la clef de voûte est l'« Etat du droit » [6], figure politique de l'Esprit et seul système juridique permettant de réaliser la liberté authentique, car c'est « seulement dans l'Etat que l'homme a une existence conforme à la Raison ».

Nicolas Sarkozy, désireux de voir « partout règne[r] l'Etat de droit, qui permet à chacun de savoir raisonnablement ce qu'il peut attendre des autres » - par opposition à l'« arbitraire », la « violence », les « féodalités » et le « parasitisme » accablant l'Afrique -, semble en faire une « mission historique » : « Jeunesse africaine, vous voulez la démocratie, vous voulez la liberté, vous voulez la justice, vous voulez le Droit ? C'est à vous d'en décider. La France ne décidera pas à votre place. Mais si vous choisissez la démocratie, la liberté, la justice et le Droit, alors la France s'associera à vous pour les construire. »

Opérant une synthèse entre l'héritage de la Grèce classique - « le point lumineux de l'histoire » - et le christianisme [7] - « la religion absolue » -, qu'il définit comme les piliers fondamentaux de la culture européenne, Hegel voit dans l'Etat la fin ultime et supérieure de l'histoire, et dans la civilisation occidentale moderne, où règnent la pensée et la liberté - c'est-à-dire la philosophie -, le stade suprême de l'évolution humaine. L'Esprit est apparu à l'origine sous les traits de la civilisation orientale, qui vit émerger l'idée d'Etat [8] ; il parvient à son achèvement absolu sous la figure de l'Occident, qui en consacre l'accomplissement : « L'histoire universelle va de l'Est à l'Ouest, car l'Europe est véritablement le terme et l'Asie, le commencement de cette histoire ». Pour le penseur de Berlin, l'histoire prend fin avec son époque, personnifiée par Napoléon, qui représente à ses yeux l'« âme du monde », le type même du « grand homme historique », comme le fut en son temps Alexandre le Grand.

La délimitation du domaine de l'histoire implique une hiérarchisation des cultures et des sociétés qui ordonne la vision hégélienne de l'Afrique. Hegel la divise en trois parties totalement distinctes : l'Afrique du Nord, qui a toujours été « dépendante des grands bouleversements extérieurs », tournée vers la Méditerranée, et « devrait être rattachée à l'Europe » [9] ; l'Egypte, qui, bien que située sur le continent, « ne relève pas de l'esprit africain » mais fait partie de ces « centres de civilisations grandes et autonomes », et constitue un cas à part [10] ; enfin la partie qui « se trouve

au sud du Sahara : c'est l'Afrique proprement dite », autrement dit l'Afrique noire, qui « demeure inconnue et sans rapport avec l'Europe » (évoquant le projet d'Union méditerranéenne entre l'Europe et les pays du Maghreb promu par la France et fondé sur une alliance économique et sécuritaire, M. Sarkozy procède au même découpage géographique, qui consiste à séparer « les pays riverains de la Méditerranée », c'est-à-dire l'Afrique du Nord, du reste de « l'Afrique, qui s'étend au sud du Sahara »).

Cette partie intérieure de l'Afrique forme selon le philosophe un ensemble impénétrable, « replié sur lui-même », sans passé ni avenir : c'est « le pays de l'enfance qui, au-delà du jour de l'histoire consciente, est enveloppé dans la couleur noire de la nuit » depuis des temps immémoriaux et se caractérise « par le fait que nous voyons l'homme dans un état de barbarie et de sauvagerie qui l'empêche encore de faire partie intégrante de la civilisation ». Hegel en explique l'immobilisme et le caractère « archaïque » par sa situation géographique et la nature tropicale de son climat, qui l'auraient maintenue depuis toujours isolée du reste du monde, interdisant aux populations qui y demeurent toute possibilité d'évolution [11] : « Le nègre représente l'homme naturel dans toute sa barbarie et son absence de discipline », de telle sorte qu'« on ne peut rien trouver dans son caractère qui s'accorde à l'humain ». Tout ce qui peut sourdre de ces terres reculées, composées de marécages, de hautes montagnes et de fleuves impraticables, porte la marque de « l'inhumanité la plus irréfléchie et la brutalité la plus répugnante », telles ces « hordes » venues de l'intérieur qui s'abattent parfois sur « les habitants paisibles des pentes et des régions côtières » [12]. Ainsi, « dans cette partie principale de l'Afrique, il ne peut y avoir d'histoire proprement dite. Ce qui se produit, c'est une suite d'accidents, de faits surprenants ».

Examinant les caractéristiques de l'« esprit africain » - Nicolas Sarkozy parle, lui, d'« âme africaine » -, Hegel affirme que le Noir reste arrêté au stade de la conscience sensible, tel un enfant maintenu dans « ce que l'on a appelé l'état d'innocence, l'unité de l'homme avec Dieu et avec la nature », c'est-à-dire « l'état d'inconscience de soi ». Si les Africains ne peuvent participer à la construction de l'histoire, s'ils diffèrent « complètement de notre monde culturel », c'est parce qu'ils n'ont pas réalisé cette unité spirituelle leur permettant de s'élever du particulier, de la démesure et de l'accidentel, à l'universel (Dieu, la loi, le vrai, etc.) par le biais de la raison [13] : ils « ne sont pas encore parvenus à cette reconnaissance de l'universel. Leur nature est le repliement en soi. Ce que nous appelons religion, Etat, réalité existant en soi et pour soi, valable absolument, tout cela n'existe pas pour eux. Les abondantes relations de missionnaires mettent ce fait hors de doute ».

Pour M. Sarkozy, le « repliement sur soi » - il utilise les mêmes mots que Hegel - est également la caractéristique fondamentale de l'Afrique. Le drame de celle-ci, « c'est que l'homme africain n'est pas assez entré dans l'histoire », autrement dit qu'il est incapable d'évoluer et d'acquérir par lui-même « la compétence et le savoir » qui sont l'apanage de « l'homme moderne ». Aussi somme-t-il les Africains d'entendre « l'appel à la raison et à la conscience universelles » lancé depuis l'Europe. L'Occident, érigé en modèle absolu, est le dépositaire de la science, du droit, de la démocratie, de la liberté et de la justice. La reconnaissance de ces valeurs et de ces principes, posés comme universels, est la condition nécessaire pour appartenir à la « civilisation » : « Le défi de l'Afrique, c'est d'apprendre à regarder son accession à l'universel non comme un reniement de ce qu'elle est mais comme un accomplissement. Le défi de l'Afrique, c'est d'apprendre à se sentir l'héritière de tout ce qu'il y a d'universel dans toutes les civilisations humaines. C'est de s'approprier les droits de l'homme, la démocratie, la liberté, l'égalité, la justice comme l'héritage commun de toutes les civilisations et de tous les hommes. C'est de s'approprier la science et la technique modernes comme le produit de toute l'intelligence humaine. Le défi de l'Afrique est celui de toutes les civilisations, de toutes les cultures, de tous les peuples qui veulent garder leur identité sans s'enfermer parce qu'ils savent que l'enfermement est mortel. »

Les « carences » constitutives de l'« esprit africain » se traduisent, selon Hegel, par le recours à l'explication imaginaire et l'usage de la magie [14] dans les relations des hommes entre eux et dans leur rapport à la nature, à laquelle ils demeurent aliénés. Cette forme de croyance - le fétichisme -, fondée sur la superstition et l'adoration d'objets naturels, est l'antithèse du sentiment religieux qui caractérise l'être moral, pour lequel il existe une loi éternelle et un Dieu transcendant : « La religion commence avec la conscience de quelque chose de supérieur à

l'homme. Cette forme d'expérience n'existe pas chez les nègres ».

Pour le président français, la pensée magique - atavisme d'une mentalité primitive -, l'idolâtrie et une « mythologie [venue] du fond des âges » demeurent profondément attachées à la « culture africaine » et semblent condamner les Africains à rester de « grands enfants » : « L'Afrique a fait se ressouvenir à tous les peuples de la terre qu'ils avaient partagé la même enfance. L'Afrique en a réveillé les joies simples (...), ce besoin de croire plutôt que de comprendre, ce besoin de ressentir plutôt que de raisonner, ce besoin d'être en harmonie plutôt que d'être en conquête. Car chaque peuple a connu ce temps de l'éternel présent, où il cherchait non à dominer l'univers mais à vivre en harmonie avec l'univers. Temps de la sensation, de l'instinct, de l'intuition. Temps du mystère et de l'initiation. Temps mystique où le sacré était partout, où tout était signes et correspondances. C'est le temps des magiciens, des sorciers et des chamanes. » Et là résiderait sa faiblesse : « Le problème de l'Afrique, c'est de cesser de toujours répéter, de toujours ressasser, de se libérer du mythe de l'éternel retour, c'est de prendre conscience que l'âge d'or qu'elle ne cesse de regretter, ne reviendra pas pour la raison qu'il n'a jamais existé. Le problème de l'Afrique, c'est qu'elle vit trop le présent dans la nostalgie du paradis perdu de l'enfance. »

Ce mode irrationnel d'existence, réglé sur la nature, explique également d'après Hegel le sous-développement technique des Africains et la pauvreté de leurs besoins, liés à une économie agricole de subsistance. Soumis à l'éternel recommencement du cycle des saisons, à la puissance des éléments et au climat, « ils en dépendent, et les forces naturelles sont terribles pour eux. Le fleuve peut les engloutir, le tremblement de terre peut détruire leurs demeures. L'abondance des moissons et des fruits dépend du temps. Ils ont tantôt trop de pluie, tantôt pas assez, ils ont besoin de la tempête, de la saison des pluies, de sa cessation ».

On retrouve un argument analogue dans le discours de Dakar. Au paysan africain, que le chef de l'Etat enjoint de s'éloigner de la nature, est reproché de perpétuer des traditions et des pratiques ancestrales qui l'empêchent d'emprunter la voie du « développement » et du « progrès » : « La réalité de l'Afrique, c'est le développement qui ne va pas assez vite, c'est l'agriculture qui ne produit pas assez (...). Le paysan africain, qui depuis des millénaires, vit avec les saisons, dont l'idéal de vie est d'être en harmonie avec la nature, ne connaît que l'éternel recommencement du temps rythmé par la répétition sans fin des mêmes gestes et des mêmes paroles. Dans cet imaginaire où tout recommence toujours, il n'y a de place ni pour l'aventure humaine, ni pour l'idée de progrès. Dans cet univers où la nature commande tout, l'homme échappe à l'angoisse de l'histoire qui tenaille l'homme moderne mais l'homme reste immobile au milieu d'un ordre immuable où tout semble être écrit d'avance. Jamais l'homme ne s'élance vers l'avenir. Jamais il ne lui vient à l'idée de sortir de la répétition pour s'inventer un destin. »

Au plan des relations humaines, estime Hegel, l'absence de tout sentiment moral chez l'Africain entraîne « un mépris total » pour lui-même et pour autrui, qui justifie les pires cruautés : à cela, par exemple, « est lié le fait que l'usage de manger de la chair humaine est admis comme un usage licite et partout répandu ». Dans ces sociétés, marquées par la « dévalorisation de l'homme », le « fanatisme » et l'atomisation des individus, il n'y a ni famille - première forme de lien éthique -, ni Etat, « mais seulement une masse de sujets qui se détruisent ». Les rapports de pouvoir, au sein des multiples royaumes et tribus que compte le continent, s'organisent autour du « despotisme » d'un roi ou d'un chef qui a droit de vie ou de mort sur ses sujets. Mais « cette tyrannie n'est ni considérée ni ressentie comme une injustice », dans la mesure où l'Africain, n'ayant pas « conscience de soi », ne peut se rapporter à des règles de justice, valables universellement, lui permettant de distinguer le bien du mal, le juste de l'injuste.

Nicolas Sarkozy reprend à son compte l'image d'une Afrique naturellement violente, marquée par le « fanatisme » et prise dans « le cycle infernal de la haine et de la violence », minimisant au passage les conséquences de la colonisation, le rôle des pays occidentaux dans les conflits fratricides, l'instrumentalisation des régimes dictatoriaux et le poids des mécanismes de prédation mis en place par les anciennes puissances coloniales sur le continent : « Je veux m'adresser à tous les habitants de ce continent meurtri, et, en particulier, aux jeunes, à vous qui vous êtes tant battus les uns contre les autres et souvent tant haïs, qui parfois vous combattez et vous haïssez encore (...) On s'est entretué en Afrique au moins autant qu'en Europe. (...) La colonisation n'est pas responsable de toutes les difficultés

actuelles de l'Afrique. Elle n'est pas responsable des guerres sanglantes que se font les Africains entre eux. Elle n'est pas responsable des génocides. Elle n'est pas responsable des dictateurs. Elle n'est pas responsable du fanatisme. »

Pour Hegel, l'« arriération » des sociétés africaines et « une telle dévalorisation de l'homme » expliquent, d'une part, que l'esclavage soit en Afrique « le rapport de base du droit » et que le commerce des esclaves - auquel sont étroitement liées les guerres et la polygamie [15] - y tienne un rôle économique de premier plan : « Dans tous les royaumes africains connus des Européens, l'esclavage est une institution indigène et domine naturellement » ; et qu'il constitue, d'autre part, l'axe autour duquel s'articulent les relations et les échanges que les Africains entretiennent avec les « Blancs » : « L'unique rapport essentiel que les nègres ont eu, et ont encore, avec les Européens, est celui de l'esclavage ». Les esclavagistes européens n'ont fait en somme que perpétuer une pratique ancrée depuis toujours dans les moeurs des Africains, la condition des esclaves dans les Amériques étant de surcroît moins « inhumaine », aux yeux du philosophe, que dans leur Afrique natale : « Pour les rois, en effet, il est d'importance primordiale de vendre leurs ennemis prisonniers ou même leurs propres sujets, et en ce sens l'esclavage a contribué à éveiller un plus grand sens de l'humanité chez les nègres. Ils sont réduits en esclavage par les Européens et vendus en Amérique, et pourtant leur sort dans leur propre pays est presque pire, dans la mesure où ils y sont soumis à un esclavage aussi absolu » [16].

Si le sort des esclaves américains s'avère « préférable » à celui des esclaves africains, estime par ailleurs Hegel, c'est parce que l'esclavage « prend place à l'intérieur d'un Etat », au sein duquel le Noir accède à la « conscience de soi » par le biais du travail, facteur d'humanisation et de socialisation : il doit donc être considéré comme une forme de « progrès par rapport à la pure existence isolée et sensible » que menait l'Africain parmi ses congénères, autrement dit comme « un moment de l'éducation, une sorte de participation à une vie éthique et culturelle supérieure ». C'est pourquoi, bien qu'étant une institution arbitraire, vouée à disparaître [17], il ne doit pas être supprimé d'un seul coup mais progressivement, car il représente un « moment nécessaire » [18] dans le processus au cours duquel l'homme asservi apprend par le labeur à transformer la nature matérielle, à prendre conscience de lui-même en tant que sujet autonome, destiné à la liberté : « L'esclavage est une injustice en soi et pour soi, parce que l'essence de l'homme est la liberté. Mais pour arriver à la liberté, l'homme doit acquérir d'abord la maturité nécessaire. L'élimination graduelle de l'esclavage est, pour cette raison, plus opportune et plus juste que son abolition brutale » [19]. Ainsi se trouvent justifiés philosophiquement, au moyen d'un habile arrangement conceptuel, à la fois l'esclavage, sa continuité et sa suppression, conformément à la dialectique du maître et de l'esclave sur laquelle repose la vision hégélienne de l'histoire et du monde.

Hegel dresse donc un tableau des plus sombres du monde africain, qu'il relègue hors du domaine de la civilisation, à de rares exceptions près - comme dans le cas d'une partie de l'Afrique septentrionale : là, à la faveur de la propagation de l'islam, « les coutumes sont plus douces. Les nègres avec lesquels les Anglais entrèrent en contact étaient eux aussi mahométans ». Mais, prise en elle-même, la condition des Africains « n'est susceptible d'aucun développement, d'aucune éducation. Tels nous les voyons aujourd'hui, tels ils ont toujours été ». C'est pourquoi l'Afrique ne saurait faire partie de l'histoire, mais plutôt de la préhistoire : « Celui qui veut connaître les manifestations épouvantables de la nature humaine peut les trouver en Afrique. Les plus anciens renseignements que nous ayons sur cette partie du monde disent la même chose ». Et le philosophe de conclure, par une formule en laquelle se trouve ramassée sa conception de l'« esprit africain » : « ce que nous comprenons en somme sous le nom d'Afrique, c'est un monde anhistorique non-développé, entièrement prisonnier de l'esprit naturel et dont la place se trouve encore au seuil de l'histoire universelle ».

Si l'on peut écarter, sinon nuancer, toute accusation de racisme biologique chez Hegel - il ne s'est jamais appuyé sur la « race » et a même fermement critiqué les travaux du médecin allemand Franz Joseph Gall, qui prétendait pouvoir expliquer les capacités intellectuelles d'un individu par l'anatomie de son crâne -, il n'en demeure pas moins qu'il fait preuve d'un racisme culturel, fondé sur une approche ethnocentriste et essentialiste de l'histoire. L'idée que l'Occident détient le monopole de la liberté et de la raison, qu'il est « le vrai théâtre de l'histoire universelle », conduit

à penser qu'il peut et doit dominer le monde - ainsi la « destinée fatale » des civilisations et des sociétés inférieures est-elle « de se soumettre aux Européens », peut-on lire dans les Leçons sur la philosophie de l'histoire [20].

Il ne fait guère de doute que la pensée hégélienne a servi à fournir, parmi d'autres, les outils conceptuels et les principes théoriques qui ont permis de justifier le colonialisme occidental. Et qu'elle continue, à considérer la lettre et l'esprit du discours rédigé par Henri Guaino pour Nicolas Sarkozy - convaincu de la « mission civilisatrice » de certains colonisateurs « de bonne volonté [qui] croyaient briser les chaînes de l'obscurantisme, de la superstition, de la servitude » -, d'ordonner une certaine vision de l'Afrique : « La civilisation musulmane, la chrétienté, la colonisation, au-delà des crimes et des fautes qui furent commises en leur nom et qui ne sont pas excusables, ont ouvert les coeurs et les mentalités africaines à l'universel et à l'histoire », put ainsi déclarer le chef de l'Etat, ne suscitant, en France, que peu de réactions...

### Voir aussi :

- ▶ L'Afrique, par Friedrich Hegel
- ▶ Persistants préjugés contre l'Afrique

*Post-scriptum :*

### Notes :

---

[1] [Le discours de M. Sarkozy est disponible au téléchargement sur le site de l'Elysée](#), à l'université Cheikh Anta Diop de Dakar, l'intellectuel camerounais Achille Mbembe a récemment souligné [« *L'Afrique de Nicolas Sarkozy* », *Africultures*, 1er août 2007].

[2] Georg Wilhelm Hegel (1770-1831), *La Raison dans l'histoire. Introduction à la philosophie de l'histoire*, 10/18, Paris, 2007, rééd., pp. 245-269. Ce livre rassemble une série de cours professés à l'université de Berlin entre 1822 et 1831.

[3] Entretien avec Rue89.com, 9 octobre 2007.

[4] Hegel, qui n'est jamais allé en Afrique, s'appuie essentiellement sur les travaux du géographe Karl Ritter (1779-1859), auteur d'une *Géographie générale comparée* (Paulin, Paris, 1886), qu'il tient pour « la meilleure description d'ensemble de l'Afrique ». Pour Ritter, l'Afrique se caractérise par le fait que « tout progrès y est à peine sensible, sans individualité apparente de civilisation, de politique ni même de langue ». Hegel cite également parmi ses sources les récits de missionnaires et l'historien grec Hérodote (v. 484-425 av. J.-C.).

[5] Cf. notamment sur ce point Pierre Quillet, « Hegel et l'Afrique », *Ethiopiennes*, n° 6, avril 1976 ; Amady Aly Dieng, *Hegel et l'Afrique noire. Hegel était-il raciste ?*, Codesria, Dakar, 2006 ; Susan Buck-Morss, *Hegel et Haïti*, Lignes-Léo Scheer, Paris, 2006.

[6] Opposé au principe de souveraineté populaire, Hegel défend l'idée d'une monarchie constitutionnelle, héréditaire et non électorale, garante des libertés collectives, centralisée dans son administration mais décentralisée sur le plan économique.

[7] Plus précisément le protestantisme luthérien.

[8] « C'est de cette manière que la Chine, l'Inde et la Babylonie sont devenues de grands pays civilisés », souligne Hegel.

[9] Hegel qualifie ainsi de « succès » l'action de la France entreprise « tout récemment » au Maghreb dans cette optique, faisant certainement allusion à la prise d'Alger par les troupes françaises, en juillet 1830, qui marque le début de la conquête de l'Algérie.

[10] Hegel s'oppose ici à Volney (1757-1820), qui fut l'un des premiers à défendre la thèse de l'appartenance de l'Égypte au monde noir. Cette thèse sera notamment reprise et développée par Cheikh Anta Diop (1923-1986). Elle demeure stratégique pour les Africains.

[11] Pour certains spécialistes, comme Dieng (op. cit.), ceci suffit à écarter toute accusation de racisme : Hegel n'aurait « jamais expliqué l'état de barbarie du Noir par des arguments raciaux » ou biologiques mais par des raisons tenant à la géographie et au climat, conformément à la théorie de Ritter d'après laquelle le milieu naturel détermine le développement des peuples. Susan Buck-Morris (op. cit.) estime, pour sa part, que Hegel « a toujours [été] imprégné de racisme culturel, sinon biologique ».

[12] Hegel ajoute qu'une fois installées sur les côtes, « leur rage ayant pris fin », ces peuplades deviennent « douces et bonnes » au contact des Européens. Rappelons qu'à l'époque de Hegel, ces derniers n'étaient implantés, pour l'essentiel, que sur les bandes côtières. L'exploration de l'Afrique ne prit véritablement son essor qu'à partir de 1880.

[13] Cf. Théophile Obenga : « Hegel excluait le Noir africain de l'histoire du monde parce qu'il ne reconnaît pas en Afrique noire la révélation de la Raison divine, de l'Esprit universel, ni aucune sublime création de la raison dans l'évolution historique de l'humanité », in Volney, Cheikh Anta Diop et le Sphinx, Présence africaine, Paris, 1996. Rappelons également ces mots de Léopold Sédar Senghor (sur lesquels l'écrivain sénégalais est revenu par la suite) : « L'émotion est nègre, comme la raison hellène » (« Ce que l'homme noir apporte », in Liberté. Tome 1. Négritude et humanisme, Seuil, Paris, 1964).

[14] Cf. Hérodote, cité par Hegel : « En Afrique, tous les hommes sont des magiciens ».

[15] « La polygamie des noirs a souvent pour fin la génération d'un grand nombre d'enfants qui pourront être vendus comme esclaves », affirme Hegel.

[16] Dans les Principes de la philosophie du droit, Hegel va même jusqu'à soutenir que l'état de servitude est à imputer à l'esclave lui-même, qui, dans un souci de préservation de soi, choisit l'asservissement plutôt que la liberté, la vie plutôt que la mort. Or la « mise en jeu de la vie » est le prix à payer pour rester libre : « Si un homme est esclave, sa volonté personnelle est responsable de cette situation, de même que c'est à cause de sa propre volonté qu'un peuple est asservi. Ainsi, le tort de l'esclavage ne repose pas seulement sur les épaules des esclavagistes et des conquérants, mais aussi sur celles des esclaves et des vaincus eux-mêmes » (Principes de la philosophie du droit, Presses universitaires de France (PUF), Paris, 2003).

[17] Pour les économistes classiques, comme Adam Smith, l'esclavage doit être aboli parce qu'il est obsolète et d'un intérêt économique limité. Un travailleur libre est plus productif qu'un esclave : « L'ouvrier libre a sur l'esclave la supériorité car la contrainte ne rend pas l'homme inventif, zélé et intelligent » (Adam Smith, La Richesse des nations, Flammarion, Paris, 1999).

[18] « [L'asservissement] est un moment nécessaire dans la formation de chaque homme », de même que la servitude et la tyrannie sont, « dans l'histoire des peuples, un degré nécessaire » (Hegel, Encyclopédie des sciences philosophiques, Vrin, Paris, 1992)

[19] La suppression progressive de l'esclavage était une idée largement répandue parmi les anti-esclavagistes français et britanniques. Au contraire, pour Victor Schoelcher, qui fit abolir l'esclavage dans les colonies françaises en 1848 et s'opposa à la théorie du gradualisme, il n'y a pas d'autre solution que l'émancipation « brutale » (voir Victor Schoelcher, Des colonies françaises. Abolition immédiate de l'esclavage, Editions du Comité des travaux historiques et scientifiques, Paris, 1998).

[20] Vrin, Paris, 2000.